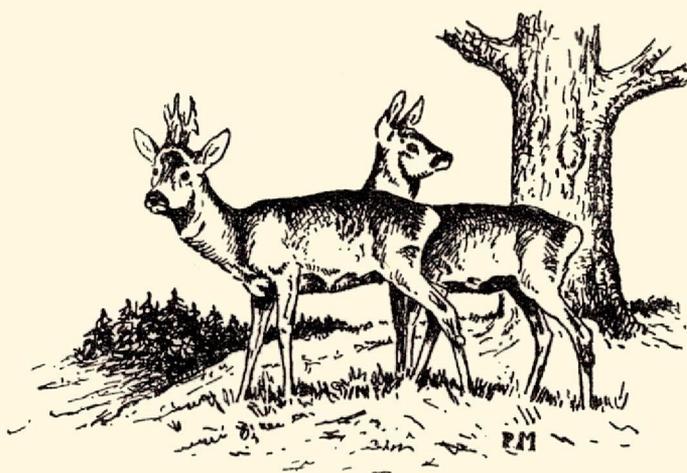


COMMANDANT DE MONTERGON

# VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES  
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LE LIÈPVRE,  
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GOUYON*



*A PARIS*  
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

---

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR

## EQUIPAGE WILLEKENS

AUTANT que de ses ancêtres, on est le fils de son terroir. Le pays de La Flèche et du Lude, par ses bois et ses accourres, est un sol de veneurs; sa grâce onduleuse, mais profonde, mirée dans les eaux du Loir, les veut courtois et convaincus. MM. Georges et Paul WILLEKENS sont veneurs de La Flèche.

Ils débutèrent au Rallye Juigné, qui découplait au Lude, dans le sud de la Sarthe, aux confins de l'Anjou, et dont ils portèrent le bouton pendant deux saisons, jusqu'en 1925. J'ai dit, pour quelles cruelles raisons, ce magnifique équipage fut démonté à cette date.

L'année suivante, le comte H. D'ANDIGNÉ, associé jusqu'alors au marquis DE JUIGNÉ, forme « Anjou-Sologne » et MM. WILLEKENS en reçoivent le bouton, comme associés cette fois. S'associer à un équipage qui chasse à 200 kilomètres de chez soi, on conviendra que c'est là un geste de beau fanatisme et de belle fidélité.

Tout de même, au bout d'une saison, il s'avéra d'un usage impraticable. Alors les deux frères se tournèrent vers la solution la plus crâne qui était d'y aller pour leur propre compte et de monter eux-mêmes un équipage. Les bois du Lude étaient devenus disponibles, ne dépendant que du gracieux agrément du marquis DE TALHOUET. MM. WILLEKENS le sollicitèrent et furent servis au-delà de leurs désirs, obtenant du même coup la disposition du chenil de la Pigeonnière. Ils y ameutèrent 40 chiens provenant de réformes d'Anjou-Sologne et de 12 élevages différents. C'était faire preuve d'un hardi éclectisme. J'en montrerai plus tard les résultats. Quatre chevaux remontaient les deux patrons et deux LA FUTAIE, le piqueux.

Pendant huit années, l'équipage va chasser le chevreuil au Lude, dans les bois de Mervé, chez le comte et la comtesse DE RUILLE et, en forêt de Mélinais. Opulent territoire, vêtu de bruyères et d'ajoncs, coupé de ruisseaux dont les vallées l'ondulent faiblement, souple, veiné d'un laciné de layons, où s'entremêlent les teintes des taillis de chênes et de pins maritimes. Somptuosité d'un vers de Vigny :

*La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.*

Malheureusement, les bords du Lude, utilisés par les Allemands comme dépôts de munitions, ont été bombardés et brûlés sur de grandes étendues.

A Mélinais, trois étangs de 5 à 15 hectares ajoutent leurs longues mélancolies à l'évocation, cette fois, d'Henri de Régnier :

*Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés.*

Le débuché est possible dans toutes directions, mais les haies sont à peu près prohibitives et bien peu de veneurs quittent les layons. Quelques bruyères à clôtures plus indulgentes permettent de foncer par dessus talus et fossés. Sur les prairies du Loir, la poursuite se heurte aux barrages inflexibles des barbelés. Que l'animal, tenté par l'eau, ait idée de passer la rivière, vous voyez la difficulté et qu'il y faut des chiens de grande entreprise.

La meute WILLEKENS en était fournie. Une moyenne de 38 prises par saison en apporte la preuve. Un nom y est en mémoire : *Javelot*, « très bon parmi les meilleurs ». Un original, pas très conformiste, « mais combien réaliste, franc et loyal ! » Je cite M. Georges WILLEKENS : « Lorsqu'il avait débrouillé une difficulté, « il fallait entendre sa voix, assez haute et sonore, le claironner, nous appeler, et « nous venions toujours, pleins de confiance. C'était un chien intelligent et il était « de change ».

## ÉQUIPAGE WILLEKENS

Ainsi ont chassé, jusqu'en 1935, une harde amicale de bons veneurs, dont M. et M<sup>me</sup> R. GUILLEMOT, le colonel CLOUET DES PESRUCHES, le comte et la comtesse S. D'ORSETTI, MM. JOLY et MAINGUENEAU, qui tous portaient le bouton et participaient aux frais de l'équipage. Boutons également, au titre d'invités : comte et comtesse DE DURFORT, M. et M<sup>me</sup> ABILLARD, comte H. D'ANDIGNÉ, comte DE CARCARADEC, MM. DESORMEAUX et P. FOUCHÉ. Enfin la comtesse et M<sup>lle</sup> DE RUILLE, les comtes DE MAUPÉOU, J. DE LA BOULLERIE, A. DE NICOLAY, M. DULHOO suivaient habituellement.

La tenue était bleu foncé, les parements ventre de biche, avec galons, bas et bottes de vénerie. Le bouton portait un chien courant au-dessus d'une banderolle : *Tarde venientibus ossa.*

Mais nul, chasseur ou chien, n'a voulu être de ces tard venus, dût-il y risquer ses propres os. J'en prends témoignage dans le livre de chasses de l'équipage.

« 13 février 1934. — Un grand brocard, ayant un bois cassé, attaqué chez le « colonel CLOUET DES PESRUCHES, dans le bois de Turbilly, fait, sans prendre un « très grand parti, une chasse de cinq heures et un trajet de 40 kilomètres environ.

« Les honneurs à Miss BARKER.

« Les assistants ont gardé de cette journée le souvenir d'une très belle chasse « et certains celui de la chute de cheval, sans gravité d'ailleurs, dont ils furent les « joyeuses victimes. Rappelons seulement leurs initiales : G. W., C. de M.; C. des P. « et L. A. qui en fit deux pour sa part ».

Initiales bien transparentes, où « l'escadron » de ma vieille promotion du Tchad figure crânement. Et voici encore, sans culbute, cette fois, mais bien alerte :

« 17 novembre 1930. — Un grand brocard, attaqué près des étangs de Mélinais, « traverse les bois de Turbilly, de Clefs, de Monpollin et va se faire prendre en petite « forêt de Baugé, après trois heures de chasse.

« Les honneurs à la comtesse DE RUILLE.

« Fait à noter : ce brocard a emprunté, sur la moitié de son parcours, les mêmes « passages que le dernier cerf pris dans le pays (13 mars 1932) par les équipages du « Luart et de Juigné. (H. d'Andigné.)

« 24 novembre 1933. — Un grand brocard, attaqué au Chêne Benêt, débuche « aussitôt, gagne le bois de Bareil (parcours jamais fait par les veneurs qui ont chassé « dans la région depuis cinquante ans) et revient se faire prendre au Pot d'Ardennes, « près de Dissé-sous-le-Lude.

« Les honneurs à M. GROMMARD. »

« 7 décembre 1934. — Une chèvre, attaquée à la Grifférie, chez M<sup>me</sup> DE MOUCHY, « traverse une première fois le Loir puis une seconde fois, une heure plus tard, ceci « sans le moindre défaut, les chiens ayant passé de volée. Une demi-heure avant « l'hallali, l'animal franchit la clôture d'un parc entouré d'un grillage de 1 m. 80 « de haut, surmonté de cinq rangs de fil de fer, soit, au total, 2 m. 30 et en ressort « sans laisser la moindre touffe de poil. Trois heures et demie de chasse.

« Les honneurs à M<sup>me</sup> Paul ROQUES. »

Arrêtons-nous sur un tel parcours qui ressort à la fois de la vénerie et du concours hippique.

J'ai eu la bonne fortune de connaître plusieurs membres ou habitués de l'équipage. L'un est un de mes meilleurs camarades de promotion, dont, au « bahut » déjà, la voix sonore avait des résonnances de trompe basse; un autre fut mon chef d'escadrons; j'ai eu sous mes ordres l'un des « patrons » en des circonstances où l'on peut juger les hommes — et les apprécier. Ainsi puis-je — *ab uno disce omnes* — juger aussi de l'ensemble et l'apprécier hautement et deviner combien il dut en coûter à tous de voir l'équipage mettre bas en 1935. (Les chiens allèrent se fondre dans la meute Lebaudy.)

## ÉQUIPAGE WILLEKENS

Mais des convaincus comme MM. WILLEKENS n'abandonnent pas pour autant. La même année 1927, où ils avaient monté leur équipage, M. Jean COUTURIÉ et le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD avaient fondé le « Rallye Loudon » qui découplait dans les bois de Montfort et d'Auvours, près du Mans et, plus tard, en forêt de Bercé. Quelques années plus tard, le comte DE DURFORT et le comte DE VESINS venaient y apporter leur concours et M. Paul WILLEKENS m'a écrit :

« Ce n'est qu'après avoir démonté en 1935, que j'allai chasser jusqu'à la guerre « avec M. COUTURIÉ, participant aux frais dans une petite mesure et menant les « chiens pendant les chasses. »

Terrains de Montfort et d'Auvours, tapis de bruyères courtes jeté sur un sol plat à fond de sable, moelleux aux pieds des galopeurs; c'est en haut des quelques buttes qui les hérissent à pentes raides, c'est là qu'il faut s'arrêter un instant et charmer son regard sur l'océan de sapins, clairsemés pour la plupart, sur les roseaux d'un étang de 40 hectares et savourer d'avance les débuchés faciles, à voie légère, par dessus des haies sans embûche.

En forêt de Bercé, le Rallye Loudon trouvait un sol plus revêché, un fort réseau de routes empierrées, peu ou pas d'allées vertes, sauf dans les sapins, mais aussi les plus belles futaies d'Europe, à travers lesquelles on peut piquer droit quand le terrain n'est pas trop lourd, et des pineraies assez claires, coupées de layons propices aux raccourcis. Vers le nord et le sud-ouest, les débuchés traversent de larges étendues de landes et de sapinières, où le sol devient indulgent. Animaux vigoureux. Parcours très défilants. Il y faut des chevaux résistants, à pieds rustiques.

Tels furent les territoires du Rallye Loudon que M. P. WILLEKENS, patron en retraite, mais veneur en pleine activité, fréquenta de 1935 à 1939. Et il relate avec la simplicité émouvante des grandes tristesses :

« En février et mars 1939, seulement, le Rallye Loudon fit un déplacement au « Lude et y sonna, sans doute, hélas ! son dernier hallali. »



Le rendez-vous

## ÉQUIPAGE WILLEKENS

Le dernier ? Est-ce bien sûr ? Et quand reprendront les alarmes, les rembuchements, les vieilles fanfares, quand les limiers goûteront la voie, quand, derechef, les chiens de recri s'en iront de haut vent, peut-on penser que des WILLEKENS et tous ceux de leur équipage, que j'ai dits, ne donneront pas le dernier coup de sangle et risqueront d'arriver après l'hallali — *Tarde venientibus...* ?

